

LES MYTHES ROMAINS

GEORGES DUMÉZIL

HORACE
ET LES
CURIACES

nrf

GALLIMARD

48





HORACE ET LES CURIACES

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DE LA N. R. F.

Jupiter, Mars, Quirinus, 1941.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Festin d'Immortalité, étude de mythologie comparée indo-européenne, Annales du Musée Guimet, Bibl. d'Études, t. XXXIV, Geuthner, 1924.

Le Problème des Centaures, étude de mythologie comparée indo-européenne, Annales du Musée Guimet, Bibl. d'Études, t. XLI, Geuthner, 1929.

Légendes sur les Nartes, suivies de cinq notes mythologiques, Champion, 1930.

La Langue des Oubykhs, Coll. de la Société de Linguistique de Paris, t. XXXV, Champion, 1931.

Études comparatives sur les langues caucasiennes du Nord-Ouest, Abkhaz, Oubykh, Tcherkesse, A. Maisonneuve, 1932.

Ouranos-Varuna, étude de mythologie comparée indo-européenne, A. Maisonneuve, 1934.

Flamen-Brahman, Ann. du Musée Guimet, Bibl. de Vulgarisation, t. LI, Geuthner, 1935.

Textes populaires ingouches, avec trad. interlinéaire, commentaire et introd. grammaticale, A. Maisonneuve, 1935.

Contes lazès, avec trad. interlinéaire, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXVII, 1937.

Fables de Tsey Ibrahim (tcherkesse occidental), traduites littéralement avec une introduction grammaticale et un index des formes verbales (en collaboration avec A. Namitok), Ann. du Musée Guimet, Bibl. d'Ét., t. L, Geuthner, 1938.

Mythes et Dieux des Germains, essai d'interprétation comparative, Leroux, 1939.

Mitra-Varuna, essai sur deux représentations indo-européennes de la Souveraineté, Bibl. de l'École des Hautes Études, Section des Sciences Religieuses, t. LVI, Leroux, 1940.

LES MYTHES ROMAINS

GEORGES DUMÉZIL

HORACE

ET LES

CURIACES

nrf

GALLIMARD

6^e édition

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1942.

A. K. W., n° 3241, visa du 31 janvier 1942.

POUR

TORSTEN ENBLOM

TORSTEN HERNER

ERLAND ROGSMO

AVANT-PROPOS

Ce livre fait suite à de récentes publications. Nous avons donné ailleurs nos raisons de chercher dans les récits relatifs aux {origines de la Ville la forme prise chez les Romains par les mythes sociaux des Indo-Européens que nous reconstruisons d'autre part à l'aide des mythes attestés chez les Indiens, les Iraniens, les Germains, les Celtes. Ces deux tâches parallèles et inséparables — reconstruction des mythes indo-européens, interprétation de la prime histoire romaine — ont été jusqu'à présent poussées sur deux grandes provinces : d'une part mythes justifiant la classification sociale, la tripartition en magiciens-juristes, guerriers, éleveurs-agriculteurs, ainsi que les rapports de ces trois éléments entre eux ; d'autre part mythes justifiant l'essence bipartite, magique et juridique, de la première classe. Nous abordons ici la province immédiatement suivante : mythes justifiant les pratiques de la seconde classe, des guerriers. Ce plan général qui commande nos recherches sera rappelé avec plus de précision au chapitre III, qui interprète le roi guerrier Tullus comme ont

été précédemment interprétés le souverain magicien Romulus et le souverain juriste Numa.

Nous essaierons (pp. 75 et suiv.) d'expliquer pourquoi, dans cette nouvelle province, la part de l'hypothèse, ou plutôt du raisonnement, est et restera plus grande que dans les précédentes. La force de l'argumentation réside d'une part dans l'ampleur même et dans la cohérence de l'interprétation, d'autre part et surtout dans la solidarité de cette interprétation avec toutes celles qui ont été déjà formulées, sous des garanties plus directes, pour d'autres légendes des origines romaines. Par bonheur cette solidarité est impérieuse : si nos analyses antérieures de Romulus et de Numa sont justes, la valeur fonctionnelle attribuée ici à Tullus est *presque nécessaire* ; et de même que des récits comme l'enlèvement des Sabines ou la course des premiers Luperques sous Romulus, comme l'institution des flamines ou la fréquentation d'Egérie par Numa ne font que développer dramatiquement la valeur fonctionnelle de ces rois, de même le contenu « historique » du troisième règne, c'est-à-dire la guerre albaine et l'aventure d'Horace, *doivent*, en quelque sorte *a priori*, être la mise en tableau de la fonction guerrière de Tullus. Et pour interpréter fonction et mise en tableau, il est *naturel* de remonter dans le cas de Tullus, comme il a été fait dans ceux de ses deux prédécesseurs, aux données analogues attestées ou reconstituables chez d'autres peuples indo-européens.

D'un point de vue plus large, la présente étude peut avoir un double intérêt.

D'une part, si nous avons raison, elle donne un accès indirect mais précis à l'un des *rituels d'initiation* qui, chez les Indo-Européens comme chez tous les demi-civilisés, formaient sûrement une partie très importante de la vie religieuse. A côté du rituel que, dans un travail antérieur, et au niveau de la première fonction sociale (Souveraineté magique), nous avons dégagé à partir des légendes relatives aux Gandharva de l'Inde, aux Centaures grecs et aux Luperques romains, voici qu'apparaît, au niveau de la seconde fonction sociale (Force guerrière), un rituel initiatique sans doute plus complet. D'autres suivront, si les temps et les hommes ne s'y opposent pas : il est possible notamment, au moins dans l'ancienne Europe occidentale, de fixer quelques traits de rituels en rapport avec les cultes de *métiers* et d'observer sur ce point d'étonnantes survivances ou reviviscences jusque dans des temps très modernes.

D'autre part, l'interprétation ici proposée de la légende d'Horace pose, en pleine lumière et sur une ample matière, des problèmes qui sont essentiels pour la philosophie générale des mythes et que l'on se contente souvent de traiter dans l'abstrait : solidarité première mais fragile du mythe et du rite ; évolution du mythe en épopée ; rapports entre l'imagination proprement mythique et l'imagination dramatique ou romanesque ; mouvements spontanés par lesquels un ensemble mythique passe, sans se briser mais en se rééquilibrant, d'une organisation, d'une orientation à une autre ; enfin définition de ces

« champs idéologiques », caractéristiques de chaque peuple, qui font qu'un mythe commun par exemple aux Romains et aux Indiens, revête ici une figure prodigieuse et presque monstrueuse, là une affabulation presque vraisemblable. Nous nous sommes efforcés d'aborder tous ces problèmes dans le concret. Si des commencements de théorie apparaissent parfois, nous espérons qu'ils ne font que prolonger l'analyse des faits.

Pour les principes et les directions générales, pour la matière et la portée de la mythologie comparée indo-européenne, ainsi que pour les transcriptions, nous ne pouvons que renvoyer à l'Introduction de *Jupiter Mars Quirinus*, paru ici-même l'an dernier (1).

(1) On nous signale une inadvertance dans *Jupiter Mars Quirinus*, p. 140, lignes 17-18 : notre commentaire applique à *Tities* le mot *coloni* qui, dans le texte de Proporce, appartient évidemment à *Luceres*. Il est aisé de voir d'ailleurs que cela ne touche en rien à l'argumentation ; *coloni* doit seulement être traduit, comme il était le plus naturel, « immigrants ».

CHAPITRE PREMIER

FUROR

I. — *Le jus armorum et la légion.*

En un temps où Rome s'obstinait à survivre à plus de mille ans d'histoire, Végèce ouvrait ses *Institutions Militaires* par les réflexions suivantes : « En tout combat c'est moins le nombre et le courage brut que la technique et l'expérience qui donnent ordinairement la victoire. Si les Romains ont conquis le monde, ils ne le doivent qu'à l'adresse dans le maniement des armes, à la science des camps, à la pratique du service militaire. Qu'auraient-ils pu, par exemple, avec leur petit nombre, contre la foule des Gaulois ? Avec leur petite taille, contre la stature des Germains ? Quant aux Espagnols, on sait qu'ils nous surpassaient non seulement par le nombre mais par la vigueur corporelle. Les Africains l'ont toujours emporté sur nous par la ruse et par la richesse. Les Grecs enfin nous ont été incontestablement supérieurs par les arts et par la

sagesse. Mais à tous ces avantages nous avons su en opposer d'autres : nous avons su choisir judicieusement les soldats, leur enseigner ce qu'on peut appeler le *jus armorum*, la casuistique des armes, les fortifier par des exercices quotidiens, étudier d'avance dans les manœuvres des camps tout ce qui peut survenir sur le front et dans le combat, sévir contre l'inertie. La connaissance de l'art militaire nourrit l'audace du combattant : il n'est personne qui hésite à mettre en pratique ce qu'il a conscience d'avoir bien appris. Aussi, dans la décision des guerres, une petite troupe bien entraînée triomphe naturellement, tandis qu'une horde sans métier n'est jamais candidate qu'au massacre. »

Végèce exploite dans le sens de son propos un sentiment traditionnel et constant des Romains. S'il diminue singulièrement le mérite des Gaulois et des Germains en réduisant l'un au grand nombre, *multitudo*, l'autre à la haute taille, *proceritas*, il a néanmoins raison quand il nomme d'un mot expressif le principal avantage des Romains : *jus armorum*, « droit stratégique », science des armées procédant par réflexion et déduction ; et il a raison quand il attribue la fondation de l'empire moins à l'audace du combattant qu'à l'entraînement systématique des unités.

Il ne faut pas, bien entendu, pousser une telle réflexion à l'extrême : pas plus que les Celtes et les Germains n'ignoraient les manœuvres d'ensemble, ne méconnaissaient la solidarité des armes dans une troupe ou des secteurs sur un

front, les Romains ne négligeaient pas cet élémentaire ressort de la victoire, le courage, sans lequel toute tactique serait aussi vaine qu'une physique à qui l'on refuserait l'énergie. Tout est affaire de proportion. Mais, considérés sous cet aspect du plus et du moins, le sentiment des Romains et les formules de Végèce sont exacts. Les armées barbares que les consuls ou les princes rencontrèrent tantôt sur les marches septentrionales tantôt, en pointe meurtrière, près du cœur même de l'empire, les troupes de Brennus et de Galgacus comme celles d'Arioviste et de Théodoric, les Cimbres comme les Vandales se distinguaient certainement des légions par le décompte et par le rapport de leurs avantages : la *disciplina* y était inférieure, mais la *virtus* y était cultivée à un point et dans des formes que le Romain civilisé regardait comme monstrueux. Ne craignons pas de préciser cette opposition plus et mieux que les auteurs classiques n'ont pu le faire : si nous n'avons pas assisté aux mêmes combats, nous disposons de la littérature, de l'épopée, de l'aveu direct de ceux qui furent leurs adversaires.

En colonne de marche ou en ligne de bataille, au camp ou dans l'assaut, sous la pioche comme sous le bouclier, la grande force de la légion, c'est une cohésion en quelque sorte topographique : de savantes évolutions, des figures géométriques mouvantes et constamment respectées font sentir au soldat, dès les premiers temps du service, l'importance de l'ordre et des intervalles. Cette cohésion n'est possible que par l'harmonie, par

le soutien mutuel des divers organes du corps légionnaire : infanterie lourde des *principes*, des *hastati*, des *triarii* ; garde d'élite des *antesignani* ; cavalerie sur les deux ailes ; et, à certaines époques, infanterie légère des archers et des frondeurs. Et cette harmonie ne peut être seulement matérielle, seulement affaire de calcul et d'intendance ; il faut qu'elle soit vécue, et, s'il est facile en tous pays d'obtenir des soldats d'une même compagnie la *notitia* et l'*affectio*, la confiance et la fraternité par lesquelles les anciens définissaient l'âme de la légion, il faut un plus grand effort pour étendre les mêmes sentiments aux rapports d'unités éloignées et d'armes distinctes ; or le bon rendement de la légion exigeait qu'ils fussent ainsi étendus, et portés au plus haut degré, et ce résultat supposait à son tour que chaque soldat, dans l'usage de sa force ou de sa vitesse, dans l'élan de son courage, dans l'exploitation de sa chance, ne perdit jamais de vue le petit et le grand ensembles où ses chefs l'avaient inséré, et que, éventuellement, il sacrifiât ses avantages personnels à la réussite corporative. C'est en effet à quoi tendait l'instruction. Et, les jours d'engagement, ces habitudes et ces principes soutenaient et plus encore contenaient en chacun au profit de tous l'ardeur naturelle et l'ivresse de l'escrime heureuse. Certes il arrivait souvent, dans le corps à corps, dans la charge, dans l'escalade, que le soldat dût, pour un temps, se confier tout entier à lui-même, à ses dons et à ses inspirations : la promesse des couronnes valaires et des autres récompenses l'excitait à de

tels exploits. Mais ce n'était là qu'une partie de son devoir, la plus brillante, la plus spectaculaire, la plus instinctive, non pas la plus proprement romaine ; ce n'est pas du moins par là qu'il contribuait, humble insecte d'une termitière humaine, à justifier la belle image que Végèce (II, 2) donne de la légion des grands siècles : « Toutes ses composantes avaient un seul esprit, faisaient preuve d'une entente égale, qu'il s'agit de fortifier le camp, de déployer la ligne ou de mener le combat ; c'était un tout parfait, qui n'avait besoin d'aucun secours extérieur. »

Nous rechercherons plus tard si Rome n'avait pas connu d'abord, et même commencé son prodigieux destin, avec des formes militaires, avec une idée du combattant, avec un système d'instruction et de manœuvre fort différents. L'éloge de la *disciplina*, dans tous les sens du mot, ne doit pas non plus voiler le fait que maintes fois les légions, et nous ne parlons pas des armées inégales du Bas-Empire mais des corps de la meilleure époque, ont été taillées en pièces par des adversaires qui appliquaient des principes presque opposés. Mais nous prenons les Romains pour ce qu'ils pensaient être, pour ce qu'ils pensaient même naïvement avoir toujours été, des conquérants qui ne connurent la défaite que lorsqu'ils négligèrent les bonnes règles. Or la première de ces règles consistait à donner le pas à la manœuvre collective et prévue sur l'improvisation des individus et, dans une certaine mesure, sur leur vaillance.

II. — *La Wut, la ferg, et les héros du Nord.*

Tout autre est le Celte, tout autre le Germain, car, en dépit des considérables différences qui frappent l'œil de part et d'autre du Rhin, l'Europe septentrionale fait ici front commun par opposition aux légionnaires. Certes, surtout chez les Gaulois, une des forces de l'armée réside bien dans sa masse, dans sa capacité de déborder, de submerger sous le nombre la ligne ennemie, et cela implique bien entre les combattants une certaine solidarité. Mais cette solidarité reste précaire et malgré tout secondaire. Le grand souci des guerriers les plus distingués, à chaque instant, est de déployer au maximum et spectaculairement leur *virtus* propre, au risque de perdre contact avec l'ensemble. Tout au plus, en Irlande, une solidarité plus puissante, plus organique, apparaît-elle au sein de troupes restreintes, de petits corps d'élite, mais là même le ressort de cette solidarité n'est pas de l'ordre de la discipline, de la soumission de l'individu à un plan supérieur ; c'est le sentiment presque inverse, commun à tous les intéressés, qu'ils sont, chacun d'eux et tous ses compagnons, des êtres exceptionnels, des « individus » remarquables, qui, comme tels, *valent* d'être soutenus ou vengés. C'est pourquoi, dans toute bataille celtique, un

qui a trouvé les bœufs, *Jupiter Inventor*, et il institue le culte qui lui sera rendu à lui-même... »

Aujourd'hui, on semble généralement d'accord avec M. Jean Bayet pour rendre Hercule à la Grèce, avec sa massue, avec ses bœufs et les trois corps de Cacus, mais nous connaissons des esprits intrépides qui n'ont pas renoncé à relever tôt ou tard l'autre thèse. Il faut qu'ils en prennent leur parti : dans la mythologie latine authentique, dans celle qui a hérité directement et librement traité la matière mythique indo-européenne, les détails merveilleux et la vaste résonance de la bagarre de la porte Trigemina n'ont pas de place : ils sentent l'étranger. A Rome c'est le soldat Horace vainqueur des trois soldats Curiaces qui est le répondant légitime du demi-dieu Héraclès vainqueur du monstre à trois têtes Géryon ; le voyageur Hercule vainqueur du brigand à trois têtes Cacus n'en est que l'adaptation. Adaptation elle-même marquée, certes, du caractère latin en ce sens que l'orgueil national s'y est attaché, que les traits merveilleux y sont déjà atténués (dans Tite-Live le pâtre Cacus n'a qu'une tête et il est simplement *ferox viribus*), et aussi en ce que des éléments de ruse et presque de farce y ont été introduits. Adaptation pourtant, et localisée comme telle avant Romulus, avant la fondation de Rome, dans cette vague période « grecque » du Latium où Denys d'Halicarnasse s'ébat comme un dauphin parmi les Iles. Il n'est pas étonnant que les mythes grecs de Rome, du moins le plus considérable d'entre

eux, se soit ainsi inséré, dans la chronologie, avant les mythes proprement romains : ces derniers constituant une histoire et une protohistoire déjà tout humaines, il ne restait aux fables surhumaines que la préhistoire.